

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

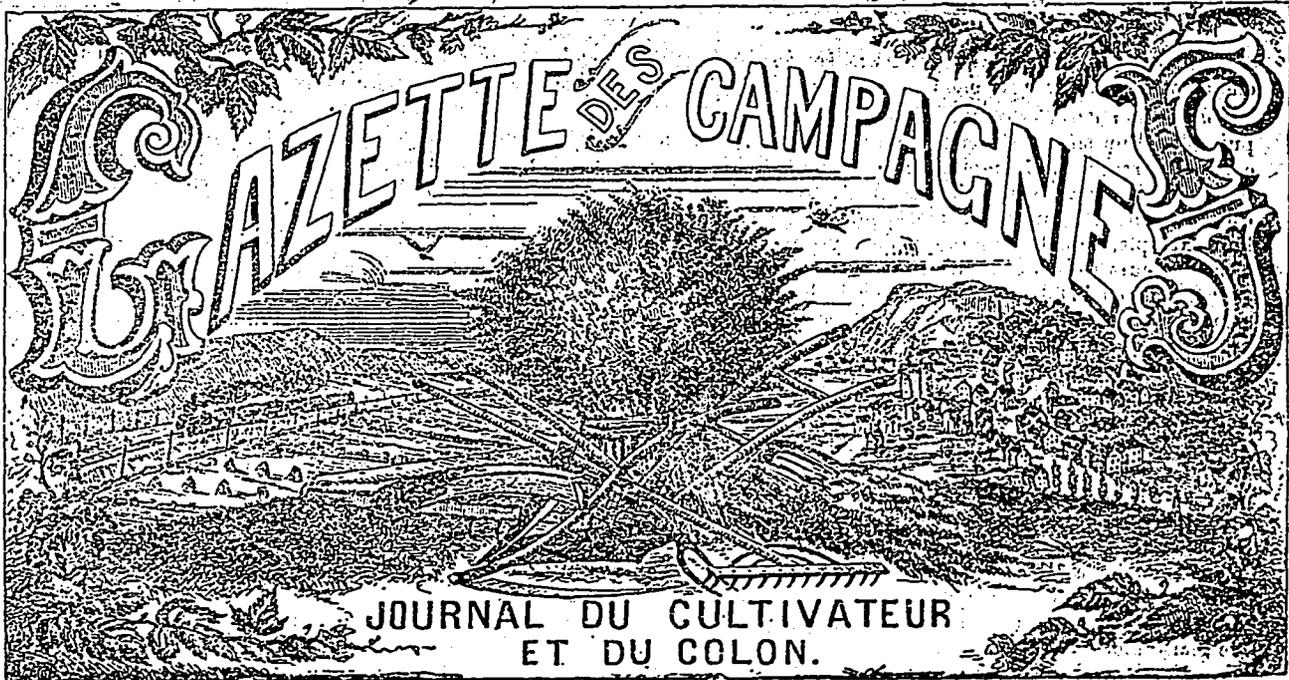
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT : \$1 PAR AN.

Editeur-Propriétaire : FIRMIN H. PROULX.

PARAIT TOUS LES JEUDIS

SOMMAIRE

Causerie Agricole: Culture de la Carotte (Suite).—Carottes pour assolements.—Choix de carottes pour graines.—Culture des carottes comme fourrage.

Revue de la Semaine: Nouvelles de Rome.—Pie IX dans sa quatre-vingt-quatrième année.—Prière de Pie IX enfant, lors de la captivité du Pape Pie VI, en 1799.—Ce qu'ont été les hommes qui travaillent avec le plus d'acharnement à l'oppression et à la destruction de l'Eglise catholique.—Le Canada à l'Exposition de Philadelphie.—Belle apparence de nos récoltes.—Nécessité de l'économie chez le cultivateur; le luxe est la ruine et la désolation dans la plupart de nos familles canadiennes.—Souscription en faveur des incendiés du quartier Montcalm à Québec, par la Société St. Jean-Baptiste du Collège de Ste. Anne.

Sujets divers: Pluie des arbres fruitiers.

Petite chronique: Mort de faim à New-York.—Manufactures de fromages aux Illinois.—Un épi de blé.—Inondation au Lac St. Jean.—Les récoltes à l'Outouais.

Recettes: La piqûre des abeilles.—Manière de blanchir le sel marin.

Bibliographie: Jean Rivard économiste.

CAUSERIE AGRICOLE

CULTURE DE LA CAROTTE (Suite)

Les carottes pour les assolements.—Beaucoup de cultivateurs, en considérant les avantages des carottes pour les assolements, ont supposé que leurs racines, étant pivotantes, n'effritaient point les terres, et qu'en les pénétrant à une grande profondeur, elles laissent les sucs nécessaires au froment et autres graminées à la superficie de la terre

sans les consommer. Cette opinion est fondée sur des motifs raisonnés; mais plusieurs sont d'avis que si la racine ne consomme pas tous les sucs qui se trouvent à la superficie, elle en attire une partie pour sa nourriture. Nous ne croyons pas cette raison la principale de celles qui rendent les carottes si précieuses pour les assolements, en ne nuisant pas aux graminées; mais chaque plante ayant besoin de tels ou tels sucs pour sa subsistance, ceux qui conviennent aux graminées peuvent être rejetés par les carottes et autres racines pivotantes, et qu'ils leur laissent toute la nourriture qui peut leur convenir.

Choix de carottes pour les graines.—Les jardiniers qui désirent avoir de belles carottes et empêcher leur dégénération ne manquent jamais, en les arrachant, de choisir un certain nombre des plus belles. Ils les ramassent dans la serre, ou mieux, ils les plantent dans une place destinée à cet effet, et les couvrent l'hiver, avec de la paille, des feuilles ou de la fougère. On leur donne un binage au printemps et on les sarcole. Si on a eu la précaution d'en planter un assez grand nombre pour faire un choix, on ne prend que les graines des la circonférence de la principale ombelle et on rejette les autres. Ce motif doit déterminer tous les jardiniers à récolter eux-mêmes la graine, car ils doivent sentir que les jardiniers qui en vendent aux marchands récoltent la totalité.

La graine peut servir deux ans, mais elle vaut mieux la première année, et on peut la semer de suite. Après l'avoir récoltée, on la laisse huit ou quinze jours au soleil, ensuite on rûsue un certain nombre de tiges qu'on attache, et qu'on suspend dans un lieu sec. Quand on veut s'en servir, on la met une heure ou deux au soleil et on la frotte ensuite avec les mains pour en détacher les poils, qui, sans

cette précaution réuniraient plusieurs semences et empêcheraient de germer également.

Culture des carottes comme fourrag.—Les Anglais depuis plus d'un siècle, s'occupent de la culture des carottes comme fourragé. Le mémoire de M. Robert Belling entre dans les plus grands détails à ce sujet. Tous les auteurs qui l'ont cité l'ayant copié mot pour mot, nous suivrons leur exemple, dans la crainte que l'analyse ne présentât pas à nos lecteurs tous les détails qu'ils pourraient désirer.

« Ce fut en 1763 que j'ensemenciai de carottes 30 arpents et demi. Tout ce terrain était partagé en trois portions. La première pièce, de 13 arpents, avait porté, en 1762, du froment; la seconde, d'un demi arpent seulement, du trèfle; et la troisième, de 17 arpents, avait porté cette année des navets. Celle de 13 arpents est une terre froide, tenace et mauvaise, qui repose sur une espèce d'argile. La seconde est une terre mêlée sur un fond de terre grasse et humide. Les 17 arpents peuvent être divisés en deux parties, l'une de 14, et l'autre de 3 arpents. L'une et l'autre forment une terre légère que j'avais tout récemment amendée avec de la marne. La première est un excellent sol bien tempéré, et qui porte sur un fond de marne. L'autre est un sable noir et stérile, qui porte sur un fond de glaise molle et imparfaite.

« Je labourai mon champ de froment et de trèfle dès le commencement de novembre; car une chose dont je suis convaincu par toutes les observations que j'ai faites depuis que j'ai entrepris cette culture, est que si on sème les carottes sur un champ de trèfle, de froment, et de ce que les Anglais nomment *reygras*, la terre ne peut jamais être labourée d'assez bonne heure, afin que le froid et la neige puissent la diviser et la rendre propre à recevoir une si petite graine. Plus la terre est dure et tenace, plus cette attention devient nécessaire. Pour ce qui est du champ qui n'avait porté que des navets, je le laissai reposer jusqu'aux printemps. Je pensai qu'il serait assez tôt de labourer alors, la terre ayant été entièrement nettoyée de toutes les mauvaises herbes, par la culture et les labours qu'elle avait reçus avec la herse pendant l'été précédent.

« Des 13 arpents de champ de froment, 6 avaient été travaillés comme si le champ devait être ensemencé de nouveau de froment et non pas de carottes. Sur quatre et demi, je ne mis aucun engrais, et 2 arpents et demi furent simplement labourés comme pour porter des carottes. Le champ de trèfle fut travaillé de même; et des 17 arpents où j'avais recueilli des navets en 1762, une partie avait servi de bergerie, et toute la récolte des navets y avait été consommée par les bœufs et le menu bétail.

« Je trouve que 4 livres de graines suffisent pour ensemencer un arpent; il faut avant de la semer avoir l'attention de la passer par un tamis fin, et de la frotter entre les mains pour la dépouiller de tout ce qui est inutile.

« Il se passe ordinairement trois semaines, et quelquefois davantage, avant que les jeunes plantes paraissent, et c'est là le principal avantage, sans parler de la différence qu'il y a dans la dépense que les navets occasionnent en comparaison de celle que les carottes exigent. (Les carottes ont encore un autre avantage, elles sont plus saines et plus nutritives.) Les carottes que j'avais semées en avril sur le champ de trèfle furent les premières en état d'être sarclées, quoique semées les dernières. J'avais donné trois labours aux champs de froment et de trèfle, tandis que je n'en avais donné que deux au champ de navets; le premier fort léger, le second aussi profond que la nature du terroir pouvait le permettre. Après ce labourage, je semai les carottes.

« Il est nécessaire de sarcler les jeunes carottes, et le sarclage ne les fait point souffrir, quoiqu'elles se trouvent en peu de temps couvertes de méchantes herbes avant d'être sarclées, et qu'elles soient couvertes de terre après cette opération. Il ne paraît cependant pas qu'elles en reçoivent aucun dommage après qu'elles ont été nettoyées de nouveau.

« Notre sarcloir a 6 pouces de longueur, et pourvu que les mauvaises herbes n'y soient pas à l'excès, il n'en coûte guère plus de 6 livres par arpent pour les faire sarcler la première fois. Si par hasard il survient beaucoup de pluie et que la terre soit humide avant d'avoir été ensemencée, ou qu'il se passe un long intervalle entre le temps de semer et celui de sarcler, ou si, par toutes ces raisons prises ensemble, la terre se trouve couverte de méchantes herbes, il en coûtera depuis 7 livres jusqu'à 9 livres par arpent. Dix ou quinze jours après avoir fait sarcler mes carottes, je fais passer la herse sur le semis, tant pour déplacer les mauvaises herbes que pour les empêcher de croître; accident qui arriverait vraisemblablement sans cela, surtout si le temps continuait à être pluvieux. Bien loin que la herse endommage les jeunes plantes, elle leur fait beaucoup de bien, parce qu'elle leur procure de la terre fraîche en même temps qu'elle extermine les mauvaises herbes.

« Trois semaines après les avoir hersées, au cas que le champ ne soit pas bien net, qu'il y ait encore de mauvaises herbes, je sarcle mes carottes une seconde fois; travail qui coûte environ 3 livres, et un peu plus, suivant que le champ est plus ou moins rempli de mauvaises herbes. Si après cela il en reste, ce qui peut aisément arriver; si, pendant le second sarclage, il pleut souvent, je fais passer par-dessus une seconde fois la herse; et pendant j'ai remarqué plus d'une fois que, lorsque le temps a été favorable, et que les ouvriers ont fait leur devoir, les carottes seulement sarclées et hersées une fois ont été aussi nettes que celles que j'ai fait sarcler deux fois et herser à plusieurs reprises.

« Je dois actuellement donner le détail des succès obtenus en 1763 sur les différentes parties du terrain dont je viens de parler. Les carottes qui réussirent le mieux furent celles du champ de 2 arpents et demi, qui avaient porté l'année précédente du froment. L'abbé Rozier donne les motifs de cette réussite dans ce terrain: le froment, dit-il, n'avait appauvri les suc de la superficie du sol qu'à quelques pouces de profondeur, et la carotte, en pivotant, a profité de ceux de la couche inférieure, tandis que les navets et le trèfle avaient appauvri cette couche.

« Les carottes tirées du champ de froment avaient 2 pieds de longueur et 12 à 14 pouces de circonférence à la partie supérieure. J'ai recueilli sur les 2 arpents et demi vingt deux à vingt quatre chars par arpent; en tout cinquante-cinq à cinquante six chars. Le demi arpent, semé auparavant en trèfle, donna douze chars. Les 6 arpents et demi, fumés comme si on avait voulu semer du froment, rendirent dix huit à vingt quatre chars par arpent. Enfin, les 4 arpents non fumés produisirent depuis douze jusqu'à quatorze chars par arpent.

« Je n'avais fait qu'une chétive récolte de navets dans l'année précédente sur le champ de 17 arpents; cependant chacun de ces arpents produisit seize à dix-huit chars. Je parle de 14 arpents, car les trois autres ne donnèrent qu'une pauvre récolte en sorte que je calcule avoir recueilli sur les 17 arpents, qui avaient porté auparavant des navets, environ deux cent soixante-dix chars de carottes; ce qui, joint aux premiers, forme un produit de cinq cent-dix

chans. Or, j'estime la valeur du produit des carottes à mille chars de navets; ou trois-cent chars de foin; et c'est d'après l'expérience que je parle.

"J'ai trouvé que la meilleure méthode de tirer les carottes de terre était une fourche à quatre branches. Un homme ouvre avec cet instrument la terre à la profondeur de 6 ou 8 pouces sans endommager les carottes; un petit gargon le suit, les ramasse et les met en tas.

"Je remarquai que toutes espèces de bestiaux mangeaient les choux avec autant d'avidité que les navets, et que, s'étant accoutumés insensiblement à manger les carottes, ils commençaient à les préférer aux choux. Je conduisis d'abord les choux et les carottes, et ensuite les carottes et les navets, du champ où ils avaient oru, dans un enclos; et là, sans autre préparation que d'en secouer un peu la terre, je les dispersai sur le sol, afin que le bétail pût manger le tout ensemble.

"Le premier troupeau nourri de cette façon était de douze bœufs et de 40 moutons qui n'avaient encore que deux ans, une vache et une génisse de trois ans. Enfin j'y ajoutai 17 bœufs venus d'Écosse.

"Je dois observer ici, qu'après avoir consommé ma provision de choux, j'employai pendant quelques jours une charge de navets; ce qui, avec trois charges de carottes, suffisait pour nourrir tout ce bétail. De là je pouvais conclure avec raison qu'une charge de carotte équivalait à peu près, à deux charges de navets, et qu'aucun fourrage n'engraisse autant que les carottes. Cette nourriture leur répugnait un peu dans le commencement; mais dès qu'ils y sont accoutumés ils la préfèrent à toute autre.

"La grande quantité de carottes que j'avais cultivées me fournit encore l'occasion d'essayer quel avantage on en retirerait si on les donnait à manger aux vaches, brebis, chevaux et cochons que l'on garde dans les écuries.

"Ce fut alors (au mois d'avril) que je tâchai de trouver un moyen de tirer mes carottes de la terre avec moins d'embarras et plus de vitesse que je ne faisais auparavant; je me déterminai à me servir de charrue à petit soc. Comme elle va doucement et que le soc ouvre la terre, il y a peu de racines endommagées. Le soir fait sortir de la terre la plupart des carottes, et la herse finit par les enlever. Il est impossible qu'il ne reste pas toujours quelques carottes enfouies dans la terre; mais comme aussitôt que cette récolte est relevée, il faut labourer le champ et le herse, alors ce qui reste est ramené sur la terre, on y conduit le bétail, qui n'en laisse aucune. De cette manière rien n'est perdu.

"L'expérience m'a prouvé que les vaches donnent beaucoup plus de lait, un beurre de meilleure qualité, et qu'elles, ainsi que les brebis, se portent beaucoup mieux lorsqu'elles mangent des carottes. Cet avantage est encore manifeste sur les agneaux qui naissent dans cette saison.

"En novembre 1763, je commençai à nourrir avec des carottes seize chevaux qui faisaient tous mes ouvrages de la campagne. Je ne leur donnai ni foin ni graine, mais quelque peu de paille et de pois. Ils furent aussi nourris jusqu'au mois d'avril. Comme ils travaillaient beaucoup, ils eurent à cette époque un peu d'avoine, et les carottes ont été leur principale nourriture jusqu'à la fin de mai qu'ils furent mis au vert. Cependant mes chevaux ne se portèrent jamais mieux, et ne firent jamais plus activement leur ouvrage.

"Je donnais à ces seize chevaux deux charges de carottes par semaine, et, suivant mon calcul, ces deux charges m'épargnaient pour le moins un char de foin. Dans le com-

mencement, je faisais couper la tête et la queue de ces carottes avant de les donner aux chevaux; et ces rebuts servaient à la nourriture des cochons: je m'aperçus bientôt que les chevaux mangeaient avec autant de plaisir les deux extrémités que le corps de la racine. Le cochon mange avec avidité cette plante, et elle l'engraisse beaucoup.

"Il en coûte plus pour mettre un champ en carottes qu'en navets, parce qu'il exige des labours plus profonds et plus de sarclage; mais le bénéfice est beaucoup plus considérable; les navets sont très-sujets à manquer, et souvent ils pourrissent au premier printemps. La durée de la carotte est plus assurée et plus longue, objet très-précieux dans cette saison, où les fourrages sont épuisés.

"On doit ajouter à ces détails que ces trente arpents et demi donneront l'année suivante une récolte prodigieuse en grains."

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Les nouvelles que nous recevons de Rome constatent que le Saint-Père se porte bien et reçoit tous les jours, et qu'il y a dans cette ville un va et vient continu au Vatican: des prêtres de tous pays, des évêques, des collèges, des instituts, des moines, des religieuses de tous les ordres, des groupes d'étrangers succèdent les uns aux autres, conduits tous par un même désir, le désir de saluer, d'honorer, d'admirer l'homme auquel la Providence accorde le plus long règne qui fut jamais et qu'elle entoure d'une auréole de vicissitudes et de vertus plus lumineuse que celle des grands conquérants.

"C'est par certains qu'il faut énumérer les fidèles que Sa Sainteté reçoit tous les jours. Les salles du Vatican ne désespèrent jamais, et chaque jour l'auguste vieillard prisonnier sait trouver de nouveaux et éloquents accents pour instruire et diriger ses fidèles dans la voie du salut et de la vie.

"Après tout, Pie IX est un conquérant immense; il est vainqueur de bien autre chose que de territoires épars; il est vainqueur de la révolution universelle.

"Un grand pèlerinage, à Rome, s'organise en ce moment en Allemagne. Il doit avoir eu lieu, à ce que l'on assure, vers le 16 juin.

— Pie IX entra le 13 mai, dans sa quatre vingt quatrième année. Verra-t-elle la fin de sa captivité? C'est le secret de Dieu et notre secret à nous, le secret de nos prières et de notre conversion.

Voici les réflexions que nous lisons dans le journal de Rome, à ce sujet:

Nous prions pour le Pape captif, ce n'est point une nouveauté: dans son enfance, le petit Mastai priait pour Pie VI, comme nous prions aujourd'hui pour le comte Mastai devenu Pie IX.

C'était en 1799, la pieuse mère de celui qui devait être le grand Pape du dix-neuvième siècle, dit un jour à son enfant d'ajouter à sa prière du matin et du soir un *Pater* et un *Ave* pour le Pape persécuté. Et l'enfant avait répondu: "Oh! oui, je veux prier pour le Saint-Père, et je vous le promets, ma prière va être bien bonne." Depuis ce jour matin et soir, le jeune enfant rappelait à sa mère la prière qu'il devait dire ensemble à la Sainte Vierge, pour le Chef de l'Eglise.

Un soir, la comtesse embrassa son fils en pleurant.

— Cher fils, oh! comme il faut prier ce soir, avec fervour pour le Saint-Père! Les malheurs qu'on appréh-

dit viennent d'arriver. Des hommes armés se sont emparés de Pie VI; il est prisonnier et on l'emmène loin de Rome.

« A ces mots, l'enfant se mit à pleurer avec sa mère, et, joignant les mains, il pria avec la ferveur d'un ange. Puis se relevant, il dit avec une sorte d'exaltation :

— Mais comment le bon Dieu peut-il permettre que le Pape, qui est le représentant de Jésus-Christ son Fils, soit aussi malheureux, et qu'on le fasse prisonnier comme un malfaiteur, lui qui est si bon ?

— Mon enfant, ne te souviens-tu pas de l'histoire de Jésus que je t'ai racontée ? Eh bien ! cher petit, Dieu a souvent permis que les Papes, à l'exemple de Jésus-Christ, eussent à souffrir de l'injustice des hommes ; c'est ce qui arriva au Saint Pontife Pie VI.

— Mais enfin, maman, répliqua l'enfant, ces hommes qui traitent si cruellement le Saint Père, ce sont des méchants, n'est-ce pas ? Est-ce qu'il ne faut pas prier Dieu de les punir ?

— Mon cher enfant, reprit la comtesse, il ne faut demander à Dieu de punir personne. Te souviens-tu encore de ce que faisait Jésus-Christ sur la croix ? Il priait pour ses ennemis et demandait à Dieu d'avoir pitié d'eux et de changer leurs mauvais cœurs. C'est aussi, j'en suis sûre, ce que fait en ce moment Pie VI. Il faut nous unir à lui et supplier Dieu de convertir ces impies qui ont porté les mains sur le Saint-Pontife.

A cette persuasive invitation de sa mère, le jeune Mastol se remit à genoux devant le Madone, et répéta les prières pour les persécuteurs du Pape.

Mères chrétiennes, prenez pour exemple la comtesse Mastol. Parlez à vos enfants des épreuves de l'Eglise ; de bonne heure, habituez-les à aimer le Pape, à prier pour lui, et aussi à prier pour la conversion de ses persécuteurs.

— L'Union centrale publiée à Paris a voulu savoir ce qu'ont été les hommes qui travaillent aujourd'hui avec le plus d'acharnement à l'oppression et à la destruction de l'Eglise catholique. Ses recherches l'ont conduite à des résultats curieux ; on va en juger :

« Raspail, le grand Raspail du Camphre, François-Vincent Raspail, a porté la soutane au grand séminaire d'Avignon : il a reçu des mains de Mgr. Périer, évêque de cette ville, la tonsure le 19 septembre 1807 et les ordres mineurs le 23 mai 1812, et, en 1813, il a prononcé du haut de la chaire, un magnifique sermon dans l'église Saint-Agricole, à l'occasion d'un *Te Deum* officiel, chanté pour remercier Dieu des victoires de Napoléon 1er.

« Peyrat a été abbé ; il a reçu les quatre ordres mineurs, si même il n'a pas été promu au sous-diaconat.

« Jules Favre était très-dévoit dans son adolescence. En arrivant à Paris, son premier soin fut de s'enrôler dans les conférences de Saint-Vincent de Paul, qui venaient de se fonder.

« Jules Suisse dit Jules Simon, était si pieux que, pendant son année de rhétorique à l'un des petits séminaires de la Bretagne, il communiait deux fois par semaine.

« Gambetta était destiné à l'Eglise par ses parents ; il a fait ses études au petit séminaire de Montfaucon, diocèse de Cahors.

« Tirard, le maire et député de Paris, qui veut supprimer l'ambassade française accréditée auprès du Pape, a fait une grande partie de son éducation en Savoie, au collège de Mélan ; sous la direction des Pères Jésuites. C'était, dit-on, l'un des plus pieux élèves de la maison : il servait, dans toutes les cérémonies religieuses, en habit d'enfant

de chœur, et, en 1840, notamment, il eut un accès de doctrine chrétienne.

« Poujade, le grand pontife de la libre pensée dans Vaucluse, n'eu content de servir les messes, faisait encore, à l'hôpital de Carpentras, le mois de Marie, et y présidait l'office des vêpres, lorsque l'aumônier, M. l'abbé Buffardio, son bienfaiteur, s'abstenait ou se trouvait indisposé.

« Labadie, le pétrophobe de Marseille, que nous connaissons, n'a pas toujours déchiré la soutane à belles dents, comme il le fait aujourd'hui. Il fut temps, où il recevait des ecclésiastiques chez lui et même dans son intimité.

« Le docteur Mallet (de Bagnols) était loin d'être républicain en 1852, lors du coup d'Etat.

« On prétend même qu'il était en relations épistolaires avec le préfet du Gard, à cette époque.

« Alphonse Gent, légitimiste d'origine et d'éducation, fut, en 1847, à Avignon, quelques mois avant la révolution de février, l'agent électoral le plus actif d'une candidature éminemment conservatrice et cléricale.

« Oswald-Bouteille, député des Basses-Alpes, signa avec enthousiasme, en 1866, une Adresse du conseil général de son département, lettre dans laquelle cette assemblée envoyait à Napoléon III le tribut de sa reconnaissance et l'expression de son admiration. Bien plus, il fut, en mai 1870, le plus ardent promoteur du plébiscite à Manosque.

« Victor Hugo n'a-t-il pas chanté l'enfant du miracle ?

« Sous le règne de Louis-Philippe, personne, au Pont-Saint-Espirit, ne se serait douté, qu'en l'an de grâce 1876, M. Bonnefoy-Sibour se poserait en partisan de la République et briguerait les suffrages radicaux !

« Bordone, le général Bordone, que ses exploits anticléricaux ont illustré pour tout jamais à Dô'e, se fit longtemps un titre d'honneur d'assister le curé de Barbantane, pauvre et infirme, et de libeller ses ordonnances médicales sur du papier feurdelyé à l'effigie d'Henri V.

« Garibaldi lui-même n'a-t-il pas écrit du Chili, en 1847, une lettre à Pie IX pour le féliciter de son élévation au pontificat et lui offrir ses humbles services.

« Les journaux ont publié naguères un sonnet composé en l'honneur de la sainte Vierge, par le fameux Rochefort, de la Lanterne, lorsqu'il était dévot. Cette pièce, qui ne manque pas d'élévation, contient ce vers :

« Je t'implore là haut comme ici bas je t'aime. »

« Et elle se termine par les deux vers vivants :

« Tout te chante, ô Marie !... et pourtant quelle femme,
« Même au prix de ta gloire, est bravé tes douleurs ! »

« On pourrait prolonger à l'infini la nomenclature des transfuges religieux et politiques que compte le parti républicain. On ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité en disant qu'il se compose de renégats et d'apostats de toute sorte. Cela explique leur rage contre la religion et contre la monarchie, et c'est bien d'eux qu'on peut dire, comme de Mathan :

« Ce temple l'importune, et son impiété

« Voudrait auéantir le Dieu qu'il a quitté. »

— Une des surprises qui attendent le visiteur à l'Exposition de Philadelphie, c'est le département canadien, qu'à tous les points de vue est l'un des plus complets, des mieux ordonnés, et des plus intéressants. Dans deux sections, dans le *Main Building* et dans *Agricultural Hall*, le Canada attire justement une attention particulière. Dans la première de ces sections il révèle une puissance, une abondance, et une variété de production industrielle infiniment supérieure à ce que l'on attendait de lui ; dans la seconde il confirme et au delà sa haute réputation de pays

agricole; dans l'une et dans l'autre il fait le plus grand honneur à ce petit peuple qui fait des prodiges d'intelligence et d'énergie, et qui, dans sa sphère limitée, n'est nullement en arrière de la grande République sa voisine, pour les arts, les sciences, l'industrie, et toutes les manifestations pratiques de la civilisation.

« L'exposition canadienne a sur l'exposition américaine, — à laquelle elle n'est comparable, bien entendu, que dans la mesure proportionnelle des deux pays, — l'avantage d'un ordre parfait, d'une classification intelligente et méthodique qui présente une sorte de tableau synoptique des ressources du Canada dans toutes les branches de la production naturelle ou industrielle. On dirait un livre qu'on ouvre, et où les matières sont arrangées chapitre par chapitre, suivant un enchaînement logique allant du simple au composé, de telle façon que, arrivé à la fin, le lecteur a la mémoire garnie de l'esprit édifié sans effort comme sans confusion.

« Ici la livre, nous voulons dire que l'exposition, commencée par le sol et en fait connaître la conformation par des cartes géologiques admirables, par des échantillons de minerais et de métaux formant une collection complète aux diverses périodes de formation et dans toute l'étendue du Dominion, depuis Terre-Neuve jusqu'à la Colombie Britannique. Dans l'industrie, la métallurgie offre des spécimens égaux aux produits similaires américains, avec cette observation que ce sont en général les mêmes modèles, les mêmes espèces, les mêmes haches, les mêmes outils professionnels; de même dans la sellerie, la cordonnerie, dans les tissus de coton et de laine, etc.

« Dans toutes ses parties se révèle l'influence de la Nouvelle-Angleterre, dont les fabriques occupent beaucoup d'ouvriers canadiens, qui en rapportent dans leur pays les usages et les procédés de fabrication. Le Canada expose aussi des pianos qui n'égalent pas ceux des grands facteurs de New-York et Boston, mais dont quelques-uns cependant sont de bons et solides instruments. Les fourrures forment un département unique dans son genre, supérieur à aucun autre; et portant un caractère spécial répondant à une branche de commerce dans laquelle le Canada occupe la première place. Enfin, ce dont les Canadiens ont par-dessus tout le droit d'être fiers, la section de l'instruction publique mérite d'être étudiée avec un soin particulier, même par les nations qui se piquent de posséder les meilleures méthodes d'enseignements.

« La section canadienne de l'agriculture ne le cède en rien à l'exposition américaine, et les instruments de toute sorte présentés dans celle-ci sont égales, presque sans exception, dans celle-là. On y voit des faucheuses et des moissonneuses, des herces, des haches-paille, des batteuses, etc.; des appareils mécaniques admirablement construits sur les modèles les plus nouveaux et les plus perfectionnés. Rien qui ne soit connu, cependant, si ce n'est certaines charrues qui réclament l'avantage d'un labour plus profond avec une moindre dépense de force. Les produits obtenus, tels que grains, pois, haricots, semences, etc., forment une série complète et méthodique qui guide l'observateur et lui fait apprécier d'un coup d'œil l'ensemble de la production agricole.

« En somme le Canada mérite le plus grand crédit pour cette exhibition de ses ressources: qui est de plus une démonstration du caractère honnête, rangé, patient et laborieux de ses habitants. On y reconnaît aussi l'œil et la main d'une administration prévoyante et jalouse de l'estime publique. Toute l'exposition a été dirigée par une commis-

sion gouvernementale à laquelle a été adjoint un commissaire de chaque province. L'entreprise a pris de cette direction unique un caractère d'ensemble qui, à part des contributions, restées individuelles, n'a laissé, il est vrai, que fort peu de chose à l'initiative privée mais qui, comme résultat fiscal, tourne grandement à l'avantage matériel et moral de notre pays.

« Chacun continue à se lamenter sur la triste situation des affaires, mais peu songent aux remèdes à employer pour se mettre à l'abri, à l'avenir, contre ces secousses désastreuses qui jettent partout le désarroi et la ruine. Notre intention, aujourd'hui, n'est pas d'étudier ou de chercher quelles sont les causes directes et indirectes de notre pénible position. Nous sommes au commencement de la saison du commerce et de la production, c'est à chacun de se mettre courageusement au travail. Sans entrer dans les hautes considérations de l'économie politique et commerciale, il est un fait frappant pour tous qu'une des causes principales de la gêne, qui règne en ce moment, est le luxe extravagant des années passées et le manque d'économie et de prévoyance.

« La saison, où nous pouvons amasser, est courte et rapide, il ne faut donc pas perdre notre temps. Mais si nous travaillons et que nous dépensons à fur et à mesure, l'avenir sera encore sombre que l'hiver passé. Il faut économiser. Que chacun songe à diminuer ses dépenses, que l'on abandonne ce luxe orgueilleux, cet étalage honteux, cet appareil extravagant qui font la désolation de nos familles.

« Si nous voulons nous maintenir dans la prospérité, éviter le trouble et la ruine, n'oublions pas que l'économie seule doit présider à toutes nos dépenses privées, publiques et sociales. L'abondance ne dure pas toujours, et bien peu sage est celui qui n'amasse pas pour les temps durs et difficiles.

« Aujourd'hui la réduction des dépenses est facile; l'amour propre est vaincu par la nécessité, et la crise financière est un prétexte sérieux. Par conséquent, en prenant un train de vie plus modéré, plus économique, on agira avec sagesse, et personne ne sera en droit de nous blâmer.

« L'économie privée est une question très-importante et qui mérite l'attention du public, car elle est la base de la prospérité générale. Economisons donc; que chacun donne l'exemple et se souvienne des leçons du passé.

— Chacun se réjouit de la belle apparence et de la bonne levée des grains que nous venons pour ainsi dire de confier à la terre. Remercions en Dieu et tâchons, pour l'avenir, de nous rendre dignes de cette puissante protection, en faisant un bon usage des biens que la Divine Providence nous accorde. Nous avons traversé un temps d'épreuve que nous ont mérité notre extravagance et notre amour du luxe. Le cultivateur a été cependant celui qui a le moins souffert de cette crise qui dans nos villes n'a pas encore cessé de se faire sentir. Si nous allions encore continuer nos folles extravagances, nous pourrions aussi à notre tour en sentir les tristes effets.

Nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs, les réflexions que faisait tout récemment à ce sujet le *Courrier du Canada*:

— Nous lisons dans le *Courrier du Canada* le communiqué suivant:

« Monsieur,

« Nous avons appris avec douleur la nouvelle du désastre qui a fait dans Québec tant de malheureuses victimes. C'est pourquoi, désireux contribuer dans les limites de nos

moyens à réparer le malheur, la Société St. Jean Baptiste du Collège Ste. Anne vous prie de remettre cette petite somme aux incendiés.

« C'est peu, nous le savons, mais c'est le fruit du patriotisme. Nous aimons mieux que notre fête nationale soit moins pompeuse, que notre banquet soit moins magnifique, pourvu que quelque pauvre famille canadienne soit soulagée dans sa misère.

« Votre très humble serviteur,

« LS JOS. BOURASSA, Président.

« Collège Ste. Anne, 22 Juin 1876. »

Cet acte de générosité de la part des élèves du Collège de Ste. Anne, les honore à un haut degré. Cette fête de la Saint Jean-Baptiste qu'ils se promettaient de rendre pompeuse, ils l'ont voulue modeste afin de venir au secours de l'indigence. Le glorieux St. Jean Baptiste ne pourra que les bénir davantage de leur charitable contribution à l'égard des incendiés du Quartier Montcalm, à Québec.

Plaie des arbres fruitiers

La connaissance de ce qui se passe dans les plantes à l'occasion des plaies qui leur sont faites, conduit à leur procurer la santé et la fécondité. Toute incision dérange l'organisation de leur être.

On a coutume de regarder les plantes comme des êtres insensibles. Il n'est pas douteux néanmoins que la moindre irritation, et même l'impression d'une odeur forte leur occasionnent des contradictions; l'action du soleil et la pluie sur les feuilles, sont le principe du mouvement particulier, les fleurs ont des heures déterminées pour s'ouvrir et se fermer. Cependant l'amputation de leurs membres ne leur fait éprouver aucune douleur, quoiqu'elles soient bien organisées.

Parmi les différentes sortes de plaies, le jardinage en distingue deux : les unes faites par incision ou par piqure, les autres par arrachement et déchirement; toutes deux sont ou longitudinales ou transversales.

Les plaies par incision ou ponction, se font par le moyen d'un instrument tranchant ou piquant; alors la peau et la partie ligneuse sont fendues et séparées sans lambeaux.

Les plaies par déchirement et arrachement, sont celles où la peau et les chairs dans les animaux, et cette peau, avec la partie ligneuse dans les végétaux, sont hachées, brisées, fracassées, et il y a des esquilles à la partie ligneuse.

On appelle plaies longitudinales, celles qui suivent le fil des fibres; et transversales celles où la peau et les chairs sont coupées horizontalement, ce qui opère une solution de continuité.

La cause de ces différentes plaies est aussi différente. Celle qui est causée uniquement par le tranchant de l'instrument, est bien plus aisée à guérir qu'une autre où il y a des irrégularités. Les dents de la scie à main, par exemple, hachent et laissent quantité de lambeaux et de filandres, sur lesquels le suc nourricier monte avec peine, pour former le bourrelet cicatrisant. Telle est la raison pour laquelle, après avoir scié une branche, on unit proprement la partie coupée avec la serpette.

La différence est la même pour les plaies faites par arrachement et cassement. Une branche est éclatée ou cassée, il se trouve nécessairement des filandres à sa peau, et des esquilles à sa partie ligneuse; si on les laisse, il ne se fera point de cicatrisation. C'est sur ce fondement qu'on a établi une opération dans le jardinage, nommée le cassement.

Une plaie longitudinale se guérit plus aisément qu'une transversale. La séparation de la peau d'un arbre, faite du bas en haut ou du haut en bas, étant de fil, suivant la longueur des fibres, ne fait que les déseoir, mais elle ne les retranche point par une séparation totale, comme lorsqu'elle est en travers. Dans la première, le suc nourricier arrive par chacune des fibres désunies; et dans l'autre, il ne peut y parvenir que par voie indirecte, en faisant un circuit et un détour.

Tous les jardiniers, faute d'être instruits de ces principes, ne peuvent être que les destructeurs des arbres; leur peu de pro-

grès, leurs maladies, leur dépérissement et leur fréquente mortalité, sont des suites de leur ignorance.

Le saignement des plaies.—On coupe une branche d'arbre, ou on ouvre sa peau; la sève alors arrive nécessairement, non par flot comme à nos plaies, mais par proportion à la capacité du sujet. Quoique ce qu'on a dit au sujet de l'épanchement du sang, ait lieu dans tous les végétaux jusqu'à un certain point, on se bornera à citer l'exemple des plantes lactées. Si on coupe une branche de figuier, qu'on casse une laitue, une chicorée, une titymale, d'abord la sève lactée abonde; les vaisseaux les plus prochains de la plaie se vident, et leurs orifices divisés ne cessent de répandre du lait que quand ils ne peuvent plus en fournir. Ces plantes rendent ensuite un fluide séreux; durant ce temps là on voit ces parties divisées se gonfler, et à chaque orifice des vaisseaux on aperçoit des espèces de petits caillots, comme on va le voir.

Lorsque les arbres ont éprouvé quelque incision un peu considérable, il s'y fait une suppuration occasionnée par la désunion des fibres et par la contraction de ses parties, et la sève fluë par les orifices des vaisseaux coupés. Ce flux est plus ou moins sensible, suivant la nature des arbres, leur âge, leur vigueur, le climat et le terrain. Les arbres gommeux n'éprouvent point de plaie que la gomme n'y fluë. Elle devient tellement suppurative par les raisons déduites au sujet des plaies humaines, que lorsqu'on n'y apporte pas de remède, elle y produit des chancres qui carient les branches et les font mourir.

La même chose s'observe dans les arbres résineux, tant de l'Europe que des régions les plus éloignées, et dans ceux qui distillent une liqueur blanchâtre et gluante, après des incisions qu'on leur a faites, telle que les baumes de Judée, de Syrie, de Copahu, du Péron. A l'endroit de leurs plaies, il se forme des chancres fluents qui carient également leur peau et par lesquels sort durant un temps assez long, une humeur qui en se figeant devient résineuse.

Mais sans recourir à des exemples éloignés, qu'on jette les yeux sur les arbres des jardins et des campagnes: de toutes parts s'offrent aux regards des ormes à qui on fait de fortes plaies, d'où il découle une espèce de pus ou de sanie, qui cave très-longtemps, et tant que ce flux a lieu, la cicatrice, quoique fort avancée, ne peut se parfaire. Ces excavations dans les arbres font le même effet que la gangrène dans les chairs, et l'oxfoliation dans les os, quant à l'occasion d'une humeur purulente, les chairs sont minées et les os cariés.

La détersion des plaies.—Détersion signifie nettoyage, et est une suite nécessaire de la suppuration qui diminue peu à peu.

Les fruits tombaient d'un superbe poirier, ses feuilles se recoquillaient, ses branches commençaient à sécher, le dessous de sa peau jaunissait. On avait inutilement employé pour le guérir tous les secrets indiqués. Après avoir visité les racines, le tronc et les branches, on remarqua que l'arbre sonnait creux par derrière, vers le milieu de sa tige. La peau belle et lisse en apparence, ayant été ouverte en cet endroit on n'y trouva que pourriture qui, à mesure qu'on la détachait avec la pointe de la serpette, tombait comme de la sciure de bois. La carie allait jusque dans la moëlle à six pouces, tant au dessus qu'au-dessous du foyer de la plaie sur quatre pouces de large. Après l'avoir bien nettoyée, on y inséra de la housse de vache fort liée, dont on fit en dessus une couche épaisse, avec un bandage bien serré, et on décharga l'arbre d'une grande partie de ces branches. On jeta au pied un seau d'eau de fumier, et l'arbre fut couvert durant les ardeurs du soleil, d'un paillasse qu'on ôta la nuit. La plaie s'est guérie radicalement, l'arbre s'est remis, le poirier en petit nombre qu'on lui avait laissés sont venus à bien, quoique d'une grosseur médiocre, et dans l'espace de quatre années il pouvait avoir neuf pouces de diamètre. L'arbre avait eu, dans cet endroit quelques années auparavant, un chancre qui avait carié jusqu'à la moëlle, et sans être la pourriture, on s'était contenté de le couvrir avec de la terre.

De l'observation précédente on conclut que le défaut de détersion suffisante est préjudiciable aux plaies des arbres. Si au lieu de cette influence inopportune du suc nourricier hors de sa place, et qui est devenu fermentant et corrosif, la plaie de l'arbre se fût nettoyée suivant l'ordre de la nature, ces accidens ne seraient point arrivés. La suppuration trop continue est aussi dan-

geruse que le défaut de *détersion*. L'onguent de saint Fiacre ne doit jamais être appliqué sur aucune plaie sanieuse, soit que l'humeur soit fluente, soit qu'elle soit desséchée, qu'on n'ait auparavant été jusqu'au vif avec la pointe de la serpette.

L'incarnation des plies.—Manière dont les plies se réunissent dans les végétaux, dès qu'il n'y a plus d'humeur fluente. L'examen de cette réunion fait voir qu'entre l'écorce et le bois des arbres sort une substance à demi transparente qui devient aussi écorce, sous laquelle naissent des couches ligneuses; elles ont pour base le bois qui a été dépouillé de son écorce, et elles y forment un bourrelet commencé. À mesure que le bourrelet grossit et que ces fibres s'allongent, il se fait jour entre l'écorce et la partie ligneuse; et à proportion qu'il est frappé de l'air, il prend une couleur brunâtre et plus foncée. L'effort du suc nourricier qui se pousse en avant, est tel que les contours du bourrelet cicatrisant s'étendent insensiblement de la circonférence vers le centre.

(A continuer.)

Petite chronique

Mort de faim.—Nous enregistrons dernièrement le cas lamentable d'une famille de New-York morte de faim. La mère et les enfants composant cette malheureuse ont été transportés à l'hôpital, mais trop tard pour que la science pût les soustraire au résultat fatal des privations longtemps endurées. À l'hôpital on a essayé d'introduire des aliments dans leurs estomacs, mais les estomacs n'en ont pas voulu; mère et enfants avaient perdu l'habitude de manger.

Les personnes qui ont lu cette histoire attristante, on pourrait dire honteuse, ont cru certainement à un fait isolé, dû à des circonstances exceptionnelles. Il semble incroyable qu'une famille entière puisse mourir littéralement de faim dans une ville comme New-York, en 1876, en l'année du Centenaire. Ce fait monstrueux n'est pas aussi rare qu'on veut le croire. Il y a quelque temps encore le hasard a fait découvrir dans un misérable logement au no. 426 Dix-Septième rue Est, une dame Catherine McCready et ses trois enfants sur le point de mourir de faim. On les a transportés à l'hôpital de Bellevue, mais pour eux aussi ce sera trop tard.

— L'état de l'Illinois compte 200 manufactures de fromages alimentées par le lait de 2,000,000 de vaches.

— Un de nos amis, lisons-nous dans le *Journal de Québec*, a reçu, de Windsor, Ontario, en date du 13 juin, une lettre qui contenait un épi de blé mesurant environ 8 pouces de longueur. Cet épi a été enfilé dans un champ où le blé a de 4 à 5 pieds de hauteur. Quel contraste avec notre province où le grain sort à peine de terre! On y jouit de la belle température de l'été depuis au-delà de six semaines.

Inondation au Lac St. Jean.—On nous annonce qu'il y a eu de grandes inondations au Lac St. Jean et que les dégâts causés par les eaux sont immenses. Les fermes, les granges et les maisons sont submergées. L'eau qui d'ordinaire ne montait que 25 pieds à marée haute, s'est élevée cette année à 32 pieds.

Les estacades qui se trouvent à la décharge du lac se sont rompues et les dommages sont fort considérables.

— Dans les nouvelles venant d'en haut de l'Ontarien on rapporte que les perspectives pour la récolte sont excellentes; excepté les patates, tout a la meilleure apparence.

RECETTES

De la piqure des mouches à-miel

Pour ramasser les essaims et travailler aux ruches, on a ordinairement des gants aux mains, un capuchon sur la tête, avec un masque de toile de crin, bien éloigné du visage, afin de voir clair à l'ouvrage, sans craindre l'aiguillon. Il y a des personnes à qui la piqure des mouches à miel ne fait aucun mal et qui se passent de tout cet attirail quand elles vont travailler aux ruches.

Lorsqu'on est piqué, il faut à l'instant arracher l'aiguillon, s'il est resté dans la chair, parce que plus il y reste, plus il s'aggrave et s'enfonce; ensuite on élargit la piqure et on la presse, pour lui donner de l'air et en faire sortir une petite eau rousse,

qui est le venin, qui brûle et fait enfler la peau; et on y applique après de la terre grasse détrempée avec un peu de salive; ou bien on lave la plaie avec de l'eau fraîche.

Le voisinage des hommes n'effarouche point les mouches à miel, il les rend au contraire plus familières, elles ne font jamais de mal, à moins qu'on ne les tourmente; c'est pourquoi, on les visitant, il faut les laisser voltiger librement; et lorsqu'on y touche, le faire doucement et imperceptiblement, elles ne piqueront pas.

Manière de blanchir le sel marin

On fait fondre dans une suffisante quantité d'eau le sel qu'on veut blanchir: cette eau enlève toutes les parties hétérogènes; on la passe à travers du papier gris. En faisant évaporer cette eau filtrée à un feu doux, on obtient un beau sel blanc.

Bibliographies.

Jean Rivard économiste, par A. Gérin-Lajoie.—Deuxième édition revue et corrigée.—Montréal, J. B. Rolland & Fils, libraires-Éditeurs.

Jean Rivard économiste, est la suite de *Jean Rivard le défricheur*, dont nous avons annoncé la publication l'année dernière. Dans le dernier ouvrage—nous empruntons cette analyse à un écrivain mort depuis quelques années—M. Gérin-Lajoie mettait en scène le défricheur canadien aux prises avec les infortunes, les difficultés que rencontre le nouveau colon Jean Rivard, jeune homme qui venait de terminer ses études, et qui comme beaucoup d'autres, dans sa position au sortir du collège, ne savait pas diriger ses pas. Le monde où il cherchait à s'orienter, lui apparaissait comme un théâtre où tous les rôles se trouvent remplis et même encombrés; comme un champ où tous les sentiers ont été battus, et où les bons travailleurs ne trouvent plus de places.

Après s'être convaincu qu'en embrassant l'un ou l'autre des professions dites libérales, mais dans la réalité très-ingrètes, il ne gagnerait rien, mais perdrait tout. Enfin de compte, il se décide à mettre en pratique une idée qui peut paraître irréalisable, ridicule même aux yeux d'un grand nombre, mais qui, suivant lui, et il l'a seule qui offre des avantages assurés ou au moins quelque chance probable de succès. Il est vrai que l'exécution de cette idée offre des difficultés, des déboires, des dangers même, mais il était convaincu aussi, qu'avec du courage, du travail, de l'énergie et de la persévérance, il se ferait un avenir bien autrement brillant et durable qu'en consommant sa vie dans l'inaction ou l'inutilité, sans espoir de parvenir, de s'enrichir ou de se distinguer. Il n'hésita donc plus à mettre sa théorie en pratique. Avec un capital de deux cents piastres, il entreprit de se créer chez soi, un nom et une fortune au sein des forêts vierges des cantons de l'Est.

En dépit des obstacles et des déboires de toutes sortes, il parvint, grâce à son indomptable énergie, à vaincre tout ce qui s'opposait à la réalisation de son œuvre.

Voilà pour *Jean Rivard le défricheur* dont une deuxième édition a vu le jour, il y a un an. Dans *Jean Rivard économiste*, qui en est la suite, nous assistons à l'établissement graduel d'une paroisse, à la formation d'une ville. Ce n'est pas un ouvrage ordinaire, écrit dans le seul but d'amuser. C'est un livre destiné à produire un bien immense. En le publiant, l'auteur s'est proposé d'éclairer ses compatriotes, de leur enseigner les vérités que, malheureusement, ils ignorent, ou semblent ignorer.

Ainsi, on ferait bien de méditer le passage suivant: il renferme de grandes leçons. Dans une lettre que M. Gérin-Lajoie fait écrire à Jean Rivard par Gustave Charpenil, avocat de Montréal, il fait dire à ce dernier:

« Quand les cultivateurs viennent à la ville vendre leurs denrées ou acheter les choses nécessaires à leur vie simple et modeste, ils ne se doutent guère qu'un certain nombre de ceux qu'ils rencontrent; et qui, quelquefois les traitent avec arrogance, sont au fond beaucoup moins riches qu'eux. À les voir si prétentivement vêtus, bottes luisantes, pantalon collant, chapeau de soie, veste et habit de la coupe des premiers tailleurs de la ville, montre et chaîne d'or, épingle et boutons d'or, ils les

prendraient pour de petits Crésus. Ils croiraient à peine celui qui leur dirait que plusieurs de ces milords ne sont pas même propriétaires de ce qu'ils portent sur leurs corps, qu'ils doivent leurs hardes à leur tailleur, leurs bottes au cordonnier, leurs bijoux à l'orfèvre, et que jamais probablement ils ne seront en état de les payer. On en a vu sortir ainsi de leur maison le matin, et s'arrêter en passant chez un ami pour emprunter la somme nécessaire à l'achat du dîner.

" Il existe dans les classes élevées de la société de nos villes, une somme de gêne et d'embarras dont on n'a pas d'idée. Chez elles, la vanité étouffe le sens commun; la maxime, vivons bien tandis que nous vivons," l'emporte sur toutes les autres. Des hommes fiers, hautains, aristocrates, ne craignent pas de laisser leurs femmes et leurs enfants à la charge du public, après avoir eux-mêmes vécu dans l'opulence."

N'est-ce pas là un tableau saisissant de l'état de notre société ?

Mais allons plus loin. Dans la même lettre, Gustavo Chermoulin dit :

" J'ai passé une soirée d'hier avec notre ancien confrère de collège, le Dr. H. T. . . ., lequel, entre parenthèse, est en voie de réunir, grâce à ses talents et à la confiance qu'il inspire; et après avoir longtemps parlé de toi, nous passâmes en revue toute la liste des jeunes gens qui ont quitté le collège vers la même époque que nous. Nous fûmes nous-même surpris du résultat de notre examen. Calixte B. . . . est parti pour la Californie, il y a deux ans, et nous n'en avons pas de nouvelles. Joseph T. . . . c'est fait tuer l'année dernière dans l'armée du Mexique. Tu te souviens de Paschal D. . . ., toujours si fier, si prétentieux ? Il est, paraît-il, garçon d'auberge quelque part dans l'Etat de New-York. Quant à ce pauvre Alexis M. . . ., autrefois si gai, si aimable, tu as sans doute entendu parler de sa malheureuse passion pour la boisson ? De fait cette fatale tendance chez lui se révélait déjà au collège. Eh bien! après avoir dans ces derniers temps grâce à nos remontrances et à nos pressantes sollicitations cessé tout-à-fait de boire, il a commencé comme de plus belle, puis il est tombé malade, et à l'heure où je t'écris, il n'en a pas pour quinze jours à vivre. George R. . . ., qui par ses talents, ses rapports de société, sa position de fortune, promettait de fournir une carrière si brillante, finira probablement de la même manière. La débauche en mine aussi quelques-uns et les conduira infailliblement aux portes du tombeau. Ce tableau n'est pas réjouissant, n'est-ce pas ? Il est pourtant loin d'être chargé, et je pourrais t'en dire bien davantage si je ne craignais de blesser la charité."

Détournons nos regards de ce tableau lugubre, pour les reporter sur Jean Rivard, qui marche toujours dans la voie du progrès. Il a le bonheur de voir se réaliser ses plus beaux rêves. Plusieurs colons viennent se grouper autour de lui. L'endroit où il s'est établi devient un centre d'affaire important. Jean Rivard mérite de donner son nom à la colonie qu'il a fondée. Rivardville est enfin érigé en paroisse et en municipalité. Jean Rivard est au comble de ses vœux; c'est pour lui la fin des épreuves; c'est le travail et l'énergie récompensés.

Le livre de M. Gerin Lajoie devrait être entre les mains de tous les cultivateurs canadiens. Comme l'a fait remarquer quelqu'un, la lecture de ces belles pages ranimerait et fortifierait l'amour des enfants pour le sol natal, chasserait le désir mal inspiré de l'émigration et le goût extravagant et funeste des aventures. Les fils des cultivateurs finiraient par imiter Jean Rivard et par tenter ce qu'il avait entrepris et mené à la bonne fin.

On devrait aussi donner ce livre en prix aux élèves que fréquentent nos écoles; on ne saurait trop le répandre.

Un détail pour terminer: le livre de M. Gerin-Lajoie est très-bien imprimé. Il ne se vend que 30 centimes, broché; cartonné, il se vend \$5 la douzaine, chez MM. J. B. Rolland et fils, à Montréal.

COLLÈGE DE STE. ANNE

La Distribution des Prix au Collège de Ste. Anne, aura lieu VENDREDI, le 30 du courant, à 2 heures, P. M. La sortie des élèves aura lieu le lendemain.

22 juin 1870.

VIN DE QUININE

Médication rationnelle.—La médication n'est couronnée de succès que quand elle est rationnelle, et elle n'est rationnelle que lorsqu'elle commence au commencement; en d'autres termes, pour guérir une maladie il faut extirper et éloigner les causes qui l'ont fait naître. Les faiblesses, soit générale ou locale, est l'origine de la grande majorité des maladies. Redonnez de la vigueur aux énergies vitales, régularisez la digestion et les sécrétions, en fortifiant les organes qui accomplissent ces fonctions si importantes, et la dyspepsie, la constipation, les souffrances des reins et de la vessie, et les milles et un maux qui sont la conséquence de la débilité, sont complètement et dans la plupart des cas permanemment écartés. Le meilleur, le plus sûr et le plus agréable tonique qui puisse être employé dans ce but, est le VIN QUININE DE CAMPBELL.

L'expérience de dix années pendant lesquelles il a survécu dix fois à cette quantité de préparations éphémères qui sont entrées en compétition avec lui, a prouvé qu'il était sans égal comme remède pour tous les désordres physiques qu'accompagnent la débilité ou qui en proviennent.

Préparé seulement par Kenneth Campbell et Cie., Médical Hall, Montréal.

A vendre au Bureau de la Gazette des Campagnes à Ste. Anne de la Pénitence; à St. Paschal chez MM. E. & J. Chapleau; à St. Roch de Québec, chez M. J. B. Z. Dubeau.

MUSIQUE NOUVELLE !

MUSIQUE VOCALE :

Ferme tes beaux yeux	Parots	50 centims
Transports joyeux	Lambert	85
Les deux mères	Boissière	25
Histoire d'oiseau	"	25
La chasse aux papillons	"	25
Noble coursier	Henrion	35
Mademoiselle	Boissière	25
Pauvre rose	M. A. D.	25
Amour et prière	Lachman	25
Les lunettes magiques	Gariboldi	50
Le dernier de l'orpheline	Boissière	25
La fuvette et la prison	"	25
Les trois gâteaux	"	25
L'Alsace pleure: elle prie, elle attend!	Ben. Tayoux	40
A Saint-Blaise	Pessard	30
Chanson de Jean Prouvaire	Holmès	50
Amour et caprice	Bovéry	25
Chanson d'été	Rupès	50

MUSIQUE INSTRUMENTALE :

Souviens-toi	Spindler	40
Dreaming on the lake	Lott	80
Nuit et jour, valse	Lamothe	80
La jolie hongroise, valse	Fischer	80
Colombine, Polka	Dessaux	50
Andalusia, valse	Pénavaïro	75
Les gondoles	Delormo	50
Heures heureuses	"	50
Chant du Lazzarone	Kowalski	70
Paysano	Marmontel	75
Bergère	Kowalski	60
Rose des Alpes	Spindler	40
Bouquet de violettes	"	46
Feuilles d'automne, valse	Dauids	70
Nuit d'Asie	Marmontel	75
Pauvre fleur	Spindler	40
Feuilles d'automne	Kowalski	60
Méditation	"	60
Sur l'Adriatique	"	60

En vente chez

A. LAVIGNE,

Marchand de pianos et harmoniums, Editeur de musique

111 rue St. Jean, QUEBEC.